

Arbres (sélection)

Poèmes autour du thème de l'arbre

Xavier HIRON



Arbre n° 1, crayon à papier sur feuille Canson
© Xavier Hiron, 1996

Arbres (sélection)

À la demande de Catherine Cœuré, alors professeur à l'Université Stendhal de Grenoble, et qui travaillait sur ce thème imposé pour la Maison de la poésie de Saint-Martin d'Hères, l'auteur a compilé en 2011 ses écrits ayant trait à une évocation de l'arbre, et son ancrage dans le domaine du naturel. Sa contribution n'ayant finalement pas été exploitée, cette autoédition fut alors réalisée.

SOMMAIRE

ARBRES (sélection)	4
43- Poésie (18)	4
50- Le conquérant (25)	5
83- Le cœur de l'arbre (31)	6
85- Un chant (13)	7
136- Altération - sur un dessin (23)	8
223- Autoportraits I, II, III - huiles sur toile, Henry Le Chénier, 1983 (10) publié	9
241- Les écritures (18)	10
267- Duel des géants (25)	10
269- Mélancolie (26) Publié , Franche Lippée n° 2, 1993	11
277- Le sanctuaire (25)	12
332- Le vent (14) publié	13
340- L'écureuil (16)	14
341- La forêt (16) publié	15
345- Ferveur... (11) publié	15
347- Cet éblouissement de la clairière... (14) publié	16
349- Ô luxe végétal... (14) publié	17
358- Terre d'humus et de rocailles... (11) publié	18
359- Ainsi serti de pâles véroniques... (13) publié	20
361- Dans la clairière charbonnière... (13) publié	19
377- Me serais-je reperdu... (17) publié	20
NOUVEAU POEMES	23
749- Comme il a plu (7)	21
665- Pour toi, un hymne (22) (diffusé)	22
784- Remémorance (20)	23
986- La renaissance du Phénix (20)	24
1109- Le chemin d'ombre (12)	24
1243- Les arbres-mystères (34)	25
UN SILENCE POUR DEUX	28

Arbres (sélection)

646- Ce soir, nous écouterons (25) publié	26
647- À travers le silence (28) publié	30
648- Et qu'aurait-il à nous offrir (32) publié	29
649- Par le dédale stérile (22) publié	30
650- C'est d'un enfermement (23) publié	31
651- Suite à l'ondée marine (24) publié	32
652- Lentement (24) publié	33
653- Alors, dans la splendeur du soir (23) publié	34
654- Les matins bleu clair (20) publié	34
655- Pendant que d'autres allumeront (24) publié	35
TEL UN PARFUM D'UNE ÎLE LENTE	36
812- Ce matin gris... (21)	36
813- Imaginez l'orage... (24)	40
814- Est quitté ce chemin... (24)	41
815- Voir des feuilles... (25)	42
816- Matin, encore... (23)	43
817- Voici un grand courroux... (24)	45
818- Écrire comme ça... (24)	46
819- Là, des troncs... (25)	47
820- Sentiments avivés... (22)	48
821- Assemblage galant... (24)	48
822- Ne souffle qu'un esprit... (27)	49
823- Une telle abondance... (24)	51
824- Puis l'esprit des ancêtres... (24)	52
825- Le sait-on ce qui fait... (23)	53
826- Levé avec le jour... (27)	54
827- Il pleut de pieux insectes... (25)	55
828- Indolence, nonchalance... (31)	56
829- J'ai rempli des cahiers... (21)	57
830- Des arbres plumes... (24)	58
831- Vivre nu dans sa case... (26)	59
832- Les poules piaillent... (26)	60

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

ARBRES (sélection)

(tous les textes sont dans leur état de 2019)

Poésie :

Sécrétion du cœur, instrument de la parole
Tu es la sève première, l'esprit de l'arbre.

Poésie :

Tu es rigide et savante comme la pierre.
Violente et cruelle en ta stérile offrande.
Poète, je te vis, mais je crains cet amour.

Pourtant, je bois le thé quotidien, enivrant et subtil
Que l'appel des montagnes et des bois odore.
Et là, je goûte la lumière, sur le ciel, sur la terre
Que mes yeux distillent à travers le jour.

Poésie :

Sécrétion du cœur, instrument de la parole
Tu es la sève première, l'esprit de l'arbre.

Poésie :

Tu es rigide et savante comme la pierre.
Violente et cruelle en ta stérile offrande.
Poète, je te vis, et j'aime cet amour !

43- Poésie (18)

Arbres (sélection)

Jamais je n'ai été grand conquérant.
Toujours mes jardins m'ont suffi
Cachés sous les toits d'une ville affreuse.

Or voici : mon jardin est un trésor
De mille plantes rassemblées.
De mille pensées camouflées sous des feuilles lointaines.
De cent mille pensées à chaque instant renouvelées.

Sous mes pas, j'ai trouvé cette fleur peureuse :
Elle était retranchée sous des frissons d'argent
Et sous les mouvements d'une herbe.
Agenouillé près d'elle, j'ai respiré son doux parfum
De tendre rosée. Et je l'ai vue des yeux : ses chauds pétales
Ses étamines de velours. Vue jusqu'à la racine.

J'ai vu aussi cet air qui l'entourait.
Vu cet air qu'elle inhalait pour moi.
Buveur intarissable, j'ai vu le ciel
Et toute l'eau de ses brouillards.
Puis, présent en tous points de ce globe
J'ai vu, tel un long fleuve impétueux
D'une vague submerger toute son imagination.

Dès lors, j'entends cette forte voix qui gronde
Dans tous les recoins du ciel et de la terre.
Cette voix qui souffle et tempête à mes oreilles et dit :
« Il faut avant tout vivre et travailler. »

Les paradis sont bien petits.

50- Le conquérant (25)

Le cœur de l'arbre est mis à nu.
Il laisse s'épancher la sève et la lumière :

Arbres (sélection)

Ce baume qui affleure à cette grande plaie
Qui s'ouvre en nous. Sur la mousse
Qui ronge à ses pieds enchaînés
Un homme sommeille. Dans ses rêves
Il déroule un manteau de verdure
Fraîches comme des dorures d'église.
Dans ses rêves, il a froid.

Sous l'appel des forêts
Toutes ses branches se tordent
Et s'enfouissent sous terre.
Et l'homme plonge ainsi sous sa tendre poussière.
Il ne ressemble pas aux chants du vent :
Musique d'un roi qui sommeille.

Et si le bois incline bas la fibre
Pliant de honte, qu'y voir ?
Un simple salut respectueux des styles ?
Ou cette belle soumission d'un peuple ?

Car qui prostituera ton chant, ô l'oiseleur ?
Cette voix langoureuse qui émane, dit-on
De la bouche suave des geôliers ?

Sans cesse prisonniers de chemins solitaires
Ses vagues pieds piétinent le sable. Sa voix crie
Perdue sous des poitrines. Son cœur palpite encore.
Mais il ne sait comment, enfoui sous des feuillages.

Ainsi, il va. Il cherche des langages qui, d'eux à lui
Apaiseront les chants de ses ombrages. Il dit :
« J'abandonnerai aux arbres mon squelette
Quand je serai raidi - si je ne brûle pas
De peine ou de malheur sous de vagues forêts - . »

83- Le cœur de l'arbre (31)

Arbres (sélection)

Écoute :

N'est-ce pas le chant triste d'un oiseau
Tendrement posé sur l'épaule d'un arbre ?

Pourquoi se lève-t-il, par-delà les plaines
Une si vaste usure au-delà des collines ?
Cette usure solennelle du vent
Qui chanterait son chant d'oiseau usé ?

Mais il n'est pas, dit-on
D'herbe plus verte que celle-ci.
Se serait-on trompé en écoutant les chutes d'eau ?

Écoute :

N'est-ce pas le chant triste d'un oiseau
Tendrement posé sur l'épaule d'un arbre ?

85- Un chant (13)

Bocages.
Pommiers et cerisiers.
Nuage au soleil vert
Sous un vent étioilé.
Prairies de chair.

Les yeux perdus en un très long feuillage
Où paraissent briller en faux or
Les rires mauves et accrochés
À de lentes fillettes.

Les yeux sur un rivage
D'images denses qui s'ébaudissent.
Et les doigts agrippés
- les bois n'étaient pas si dormants -
Aux jupes vertes et ennuyées...

Ces yeux épars en un très long feuillage
Je saurais découvrir une flore fantasque

Arbres (sélection)

Et les signes qui la diront sous un arc azuré.
Comme Pan en son temple
Je peux dépeindre le monde rond des hommes
Où l'homme serait absence.

Ô sévère ! J'élude tes visions
Qui sont rares et pauvrettes.
Car ce n'est guère toi
Qui me dés-altère.

136- Altération - sur un dessin (23)



*Arbre n° 2, crayon à papier sur feuille Canson
© Xavier Hiron, 1996*

Une table. Les chaises. Quelques objets bizarres sous le champ des bougies. Dans les prunelles, des rires, la blancheur du plateau. Les reflets émoussés de la lampe sur les vins. L'arbre était foisonnant. Ses branches entachées comme un puzzle défait. Et le tronc, une vision de

Arbres (sélection)

Giono éparpillée d'or parmi les bruissements d'étoiles. Il y avait la mollesse du ciel enrobé de Provence. Et sous l'horizon rose, des amours et des drames. Le souvenir neuf de vieilles pierres chaudes entrevues quelque part, là-bas, en Avignon. Il y avait aussi nos colères et nos doutes paisiblement ébranlés par la fin du repas. Mais surtout, cette ombre qui descend, qui descend... Il y avait nos voix comme un dernier refuge. Les visages ternis s'effilochant sous les à-coups du crépuscule. Lui, il se fondait aussi, épousant sans émoi les cheveux de la nuit : peintre plus caché que l'image de ses toiles. Il y eut du silence. Puis cette seconde où l'atmosphère bascule dans un autre domaine. Et lorsque les astres éblouiront la terre de leur pénombre soûle, nous saurons retrouver le sens des choses faciles.

223- Autoportraits I, II, III
- huiles sur toile, Henry Le Chénier, 1983 (10) **publié**

Qu'il en soit de cet arbre
Ou qu'il en soit d'un autre
Eux tous bien sagement ancrés de par les sols
Et par les paysages en lesquels ils résonnent.
Qu'il en soit des parures, de leur intensité
Aux reflets blonds dedans leurs feuilles.
Ou qu'il en soit des vents
Qui passent à la recherche du jeu d'un foisonnement.
Qu'il en soit des natures ou qu'il en soit de l'homme.

Qu'il en soit de l'amour et de sa trajectoire.
Qu'il en soit du berceau qui porte compagnie
Près de la mort limpide portée en catafalque.
Qu'il en soit d'une nonne aux passions anonymes
Pour l'enfant ou le père que je ne connais pas.
Qu'il en soit même des cathédrales :
De leurs flèches sculptées, leurs voûtes à arcades.

Toute existence est écriture.
Toute écriture est sensuelle.

Arbres (sélection)

241- Les écritures (18)

Enfin mon cœur, mon cœur, tu me reviens.
Tu renais fibre à fibre comme renaît le bois.
Et dans mes membres comme en ses branches
Et les baumes et les ambres s'insinuent.
Puis mon corps se remplit comme s'emplit le tronc.

Ainsi, tu me reviens, toi mon cœur éloigné
Alors que naît la nuit, tel un cœur esseulé.
Mais sans battre et transi.
Mon bois mouillé comme un drapeau...
Mon écorce qu'on lave se craquelle, s'assombrit.
Je sens mes branches se débattre
Hors de moi, comme des bras déchiquetés, et
Dans la torture qui m'envahit, mes rameaux
Doigts désarticulés, semblent des cordes d'acier
Tendues à l'intérieur de mon ventre.

Ainsi, tu renais de mes cendres, mon ventre.
La sève irrigue l'arbre. Et toi, tu te creuses et résonnes.
Car mon ventre me tord. Me tord et me fait mal.
Je voudrais que s'éteigne le froid et la moindre fenêtre
Lorsque je souffre et crie sous l'horrible torsion.
Lorsque l'on me déchire, lorsque s'ouvre mon ventre
Comme s'ouvre une roche.

Ô mon cœur, donne-moi la vigueur !
Car lorsque je m'élève et prends puissance dans les vents
Tout mon être combat le minéral.

267- Duel des géants (25)

Aux froids horizons noirs de ces frissons d'hiver
Lorsque s'éteint le soir, que s'éteint le rai diurne
Tel un scarabée noir, je cherche la lumière.

Arbres (sélection)

Du dehors, les grands arbres de nos veillées nocturnes
Chantent des requiem morcelés par les vents
Que l'on écorche à vifs aux aiguilles du ciel.

Les arbres : le sang leur monte aux feuilles
Quand l'herbe se dépouille, quand la roche s'aiguise.
L'écho se multiplie de ceux qui agonisent :
On ne devrait jamais laisser voir aux mourants
L'hiver par la fenêtre.

Ainsi, du feu sanglant s'emparent nos dépouilles
Que roulent des torrents aux eaux de couleur rouille.
Je jure que ce n'est pas là un songe vain
Que de rester au bord d'un gouffre où le chagrin
Plonge et ressort trempé du froid des désespoirs !

Donc, toi aussi, tu sais créer des artifices.
Tu connais, utilises le lot des simulacres.
Comme moi - mieux que moi - tu sais jouer de l'eau.
Tu sais tout noyer d'eau.

Mais sur ta couche d'or que nul ne peut atteindre
La taillant dans la roche ou simplement la peindre
Je ne saurai jamais planter ma dédicace.
Ces mots : « À Dame Nature, regrets éternels. »

Car tu peux bien mourir, qu'importe :
Je ne te survivrai pas.

269- Mélancolie (26)
Publié, Franche Lippée n°2, 1993

Voici le sanctuaire des forêts
Où nous roulions, jadis
Sur une mousse rouge et des feuilles séchées.

Arbres (sélection)

Alors, nous reviennent les goûts anciens
De paradis. La poussière avalée des lierres et des branches.
Ainsi que les hauts arbres, eux qui nous accueillent
Dans l'ombre des nuées : à nouveau sombres
Fraîchement vertes.

Un geste de la main. Ou peut-être rien
Que l'idée d'un geste...
Et voici que s'ouvre en plein
Comme un retour des dieux, ce voile
Des cieux lavés par nos vieilles années
Quand je tenais ton cœur au sanctuaire des forêts.

Les dieux - t'en souvient-il ? - occupaient tout l'espace
De leurs rires, par leurs yeux. En nos jeux effrayés
À tenter de leur plaire, il n'était pas de place
Où nous puissions voler. Leurs silhouettes passaient
En haut des longs nuages... Et nous les admirions :
Nous assis, à moitié nus, à peine rassurés
Tels de vrais héros que courtoisaient les fées.

Mais nous, nous étions sages.
Et attendions déjà ces lendemains heureux
Qui voleraient si bas et daigneraient mourir
Tendrement - une feuille séchée -, à notre portée.

277- Le sanctuaire (25)

Qu'il aime cet été, le vent
Amadouer la voix des femmes
Imitant malicieusement

Le son des rires et des larmes.
Et tous les longs attermoissements
Des gorges qui ont tant de charme.

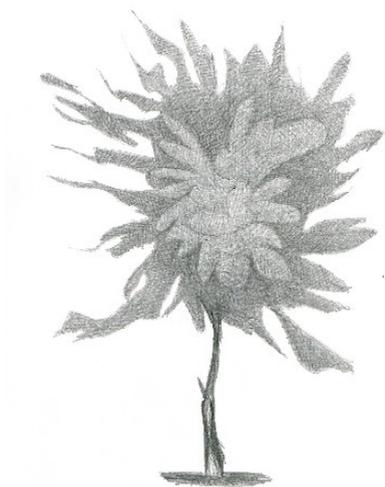
Ô Dieu, qu'il aime les vergers !
Leurs cristallisations versées

Arbres (sélection)

Aux sèves des noirs cerisiers.

De la vie, chaque bruit hésite
Sous des mûriers sombres et frais.
Et leurs courants lents délimitent
Par leurs contours, dans l'air épais
Des océans imaginés.

332- Le vent (14) **publié**



Arbre n° 3, crayon à papier sur feuille Canson
© Xavier Hiron, 1996

Les arbres sont nus. L'écureuil
S'ensommeille en son lit de feuilles
Belles. Parmi les étincelles
Les creux sombres des branches sont

Arbres (sélection)

Peuplés, étranges maisonnées
D'une nuée d'oiseaux transis.
La vie éteint son éclaircie.

Or quelle force tambourine
À nos oreilles de feutrine ?

Le vent ne fait aucun présent.
Il dit le deuil - adieu soleil -
Le froid. Et de nouveau, le ciel
Peut verser ostensiblement
Malgré la nuit, son désert blanc.

Faut-il ce deuil, neige d'azur
Pour renaître au jour, fort et pur ?

340- L'écureuil (16)

Au jour frileux de la forêt
Où bien des formes ténébreuses
Obscures comme un feu follet
Éclairent la nuit orgueilleuse.

Au jour où sous les feuillées mortes
Un vent pénètre et de la sorte
Trempe les os d'un froid mouillé :
À ce jour noir, triste veillée

Des maladies, sournoisement
Rôdent autour avec ivresse.
De vieilles fièvres reparaissent.
Et l'oiseau souffre : ô pleurs ! Pourtant

Une lueur miraculeuse
S'allume au ciel et s'émerveille.
Puis le rêve toujours s'éveille
Sous une étoile lumineuse.

Arbres (sélection)

341- La forêt (16) **publié**

Ferveur : la ferveur croît en l'arbre lorsque épousé d'orage - l'eau sombre des pleureuses - ou enduit d'eau luisante, il balance ses feuilles comme de larges larmes qu'exsuderait un oeil, ses paupières mi-closes sur des nervures aux rides tendres.

Parfois, sous d'intenses giclées, se révulse son regard, leurs écarquillées. Puis il implore un ciel aux parures éteintes dont tout semble banni et qui, éternellement, foudroie d'une colère imméritée.

L'arbre, au gré de ses douleurs, sera fait pèlerin lorsqu'il ondoie en mouvements, étrange créature gracile. Puis se déginganderont ses spasmes écartelés et mus par des élans rétrocedés sur un écran livide.

C'est lui qui bouge, l'arbre qui se prosterne, et chaque bruit est une plainte qui geint aux pieds des plages d'eau fripées. Qu'il s'accompagne, alors, d'un grand et lourd chemin d'énormités rocheuses et mouvantes ; qu'il s'illumine ainsi des zébrures grondantes où se courbe le ciel : l'arbre, sans rémission, suit cette longue destinée, sombre comme une eau qui ruisselle son émouvante et sa sempiternelle imploration !

345- Ferveur... (11) **publié**

Cet éblouissement de la clairière, lorsque hulule la chouette au cœur des solitudes nacrées !

Et passe au travers de son cercle, rieuse autant que précieuse, la forme égarée des louanges : mais il n'a pas cillé, le pieux regard scellé au firmament.

Contraint, alors, d'accoutumer l'essence même du temps : tenter d'habituer sa présence fragile à l'effrayement des nuits ; à la

Arbres (sélection)

respiration à peine murmurée, l'endormissement vivant. Et joindre une palpitation démesurée à l'unanime halètement du monde, au souffle apprivoisé dans l'écrin dru des sanctuaires. Respirer de concert dans ce frissonnement de l'air où l'on n'ose à peine faire corps...

Douloureuse insolence des corps, affriolance des postures qui n'accomplissent plus rien, sinon l'étreinte des pensées, solennelles et communes, et la raison des végétales créatures.

Ainsi, respirable et sensible, naquit un ordre au-delà des lumières. Un fluide a été bu.

Fluides : communion des poumons, communication d'air respiré d'une bouche où toute la fraîcheur s'accommode d'une ombre - ce doux apaisement secret -. L'âme est donnée en gage. Elle s'estompera et puis se dissoudra, mais en partie seulement... Et, parmi l'étonnement puissant des astres et des anges, gagnera des largeurs où il importe peu qu'elle puisse être reprise !

347- Cet éblouissement de la clairière... (14) **publié**

Ô luxe végétal, luxuriance sensible, comme une oeuvre qui surviendrait par accumulation. Ô luxe d'une foule indémêlable : ô multitude des verdurees qu'un embrouillamini subjugué.

Chaque forme aux couleurs délivre son écho. Chaque plan spécifique récite son poème de sa voix grêle absente. Et cette rude discrétion s'élève et enveloppe, malgré ses bien pauvres moyens, toute parcelle d'harmonie. De larges flots d'argents qui viennent s'ennoblir aux masses des verdurees... Tous les sons qui affleurent seraient ceux des augures aux vêtements froissés : lenteur et amplitude des corps, si durs et charpentés. Lenteur et abandon des silhouettes longues aux mouvements solidement liés. Et cette danse surréelle des molles chairs toujours inhabitées.

Arbres (sélection)

D'un sacre permanent les têtes sont courbées ; et d'agenouillements sans cesse rabaissés s'enivrent nos plus raides chevelures.

Ô luxe immesuré, grandes âmes désertées : seule de la présence divague - ô force hallucinée - ; s'enroule et se déchire au moindre soubresaut d'une conscience dilatée. Ô luxe fol, ô vie, ô foules pénitentes des peuples rassemblés : rien qu'un seul nom te nomme. Ce mot te reconnaît : « forêt ». Toi qui seule, tel un vieux cœur indéfini, sait faire oeuvre de prégnance dans une douce éternité...

349- Ô luxe végétal... (14) **publié**

Terre d'humus et de rocailles. Futaies où naissent les arbrisseaux. Bois aux senteurs d'érables : forêts.

Encore une journée de pluie : l'essence des nuages.

Des ramures s'élancent dans l'air et hument fort, arpentant la lumière où boivent les brouillards. Forêts aux larges silhouettes changeantes, leurs fûts au levant dressés, comme toutes les orgues de l'hiver... Puis s'arrangent les vents de leurs louanges.

Celui-ci veut vieillir, tel un arbre - cet aulne -, alors que plus rien ne menace : ni l'ouragan qui siffle en tournoyant autour de lui, ni son cri, son fuyant désespoir et sa désolation ardente...

Une rosée scintille tendrement, caresse un frêle effleurement. Et là, se mêlant tranquillement, la multitude des larmes qui tombent et celle des mains qui s'élèvent : une prière à l'encontre du ciel !

La futaie est son cœur et son couronnement : sans elle, son battement s'éteint, sans plus d'étoile au firmament qui veille. Un vieux cierge vacille et pleure au-delà d'un pilier.

Encore une journée de terre et de forêts. De pluies, d'âme et de nuit...

Arbres (sélection)

358- Terre d'humus et de rocailles... (11) **publié**

Ainsi serti de pâles véroniques sur un tapis de blancs pétales ;
et la tête dans les étoiles, les jeux de branches et de lierre ne
semblaient pas si cruels.

Du gui accompagnait quelques hauts marronniers et débordait
des troncs, telle une sève ramifiée. Ces excroissances végétales sur bois
de loupe, sur leurs branches courbées, gagnaient toutes les hauteurs.
Au pied, des pelouses jalouses et de jaunes forsythias fortifiaient une
terre.

Bientôt, les hirondelles de fenêtre sillonneront parmi les vents,
et leurs chants, dans cet espace fragile d'une danse, agrémenteront
cette immobilité radieuse des rameaux.

Est-ce un sommeil, vraiment, cette entreprise léthargique, alors
que tout s'abstient de la vie ? Et ce jaunissement des feuilles lentes
parmi le grand étouffement du lierre ? Et ce sang du poète - l'esquisse
d'un destin - ? Lui qui persiste à croire son feuillage abouti...

Or des étoiles flétrissent et tombent : que l'arbre paraît nu dans
son désert d'hiver ! Il dort, ce tronc aux déchirantes vagues, aux balafres
ligneuses ; et dort comme un ermite, comme ceint d'une guirlande
trionphante, tel un morne regard et qui court sur le corps vierge d'une
femme !

359- Ainsi serti de pâles véroniques... (13) **publié**

Dans la clairière charbonnière, entouré des feuillures dorées
aux limites d'un ciel, quand vient pour s'y loger de l'abondance végétale,
il connut, par la chaleur errante des moissons, quelque chose comme
une hutte. C'était rond, cet univers brumeux ; doux et tendre comme un

Arbres (sélection)

ventre retrouvé, au fond duquel gisait l'envie irréprouvable de se coucher. Et c'était fier, aussi ; et parfaitement lisse comme une bulle, comme un palais brutal aux augures marins. C'était comme une grotte, enfin, aux parois d'algues, comme des veines noircies ; et moi, j'étais cet avorton caché dans son globe liquide, à l'écoute du sang.

Ah, s'en retourner au sang ! Revivre le balbutiement des membres ; rencontrer son informe fantôme qui rôde, et toucher à nouveau de l'ébauche luisante, sans désir ni langage : sans même une lumière qu'on puisse atteindre là, en versant sa prière. Pur : de l'embryon régénéré.

Dans cette tente de l'azur, dans cet abri de la clairière - sombre noir où se bâtirent les habitacles -, il oublia qu'autour de nous toute nuit nous bénit, pour ne plus communier et ne plus se nourrir qu'à la digne matrice.

Ainsi, vierge, l'homme se reconstruit. Puis, bien au-delà des frileuses lueurs de la vie, étend ses ailes raides - ses larges ailes fripées - et, à nouveau neuf, écartelé, brièvement s'ébat, comme un papillon naît au jour !

361- Dans la clairière charbonnière... (13) **publié**

Me serais-je reperdu en de nouvelles escapades ? Et me voici livré aux senteurs fraîches et humides. D'outre-ciel, une ondée déversait quelques larmes de lait aux bouches sauvagines qui, semblables exactement à de modestes rhubarbes ou de vagues capucines - plus échanrées, plus nervurées, aux tiges côtelées et toutes rassasiées -, tentaient un ultime sourire vers mon ombre lavée, la regardant passer avec un peu de compassion.

Je dégustais à leur salive un pur parfum d'été mouillé : et grâce à cette eau claire et doucement perlée, je sus leur parfaite oraison et qu'aucun ordre ne peut préexister à ta grandeur, ô forêt, ni aucune essence à ton essence.

Arbres (sélection)

Car mon pas à nouveau a foulé l'arche sombre des forêts. Sous l'orbe sobre appesanti, la montagne brumeuse portant sa sylvie enchanteresse se parsemait d'éclats, se cuirassait d'azur. Elle rouvrirait aussi à mon regard de feu ses sentes raides et pierreuses.

Mon appétit petit, mon instinct retrouvé s'y réveillèrent soudain. De la nature ainsi disséminée dans l'étendue diaphane du monde - mon grand giron fatal -, soumis et attentif, j'ai tant appris de toi, tant accepté de dons. Ta crudité et ta verdure, en moi, ont dilué cette douceur où viennent s'émousser, puis se dissoudre à grands fracas, toutes les velléités de la pensée. Ô lit secret de ta verdure.

Ô lit secret, ô forêt douce que je hume, mon âme juvénile : tu es pour moi cette mystique fière, et qui s'élève et grandit hors de la nécessité impérieuse d'un dieu - une mystique sans parole -. Partout où je respire en toi, il n'est qu'un homme qui s'agite et qui, par l'air, s'aguerrit. Car il n'est au monde ni bien ni mal : il n'est que ce que l'homme en fait.

Partout où je te vis, forêt, vivent les preuves de l'absence.

377- Me serais-je reperdu... (17) **publié**

Arbres (sélection)



Arbre n° 4, crayon à papier sur feuille Canson
© Xavier Hiron, 1996

NOUVEAUX POEMES

Comme il a plu, ces derniers jours !
La terre s'est mêlée d'argent.
Et l'herbe a mis une parure
Tendre, et nonchalamment
Les arbres, autour du cou
Tel un treillage de velours
Ont mis leur feuillage d'amour.

749- Comme il a plu (7)

Arbres (sélection)

Pour toi, un hymne :

« Je te célèbre, ma forêt
Mon unique être aimée.
Ma perle de verdure
Ma mort préfigurée.

Je te célèbre par le secret
Ma perle de beauté.
Mon espace adoré
Mon unique forêt.

Je te célèbre mon entité
Qui est la seule aimée.
Mon âme préjugée :
Je te célèbre ma forêt.

Je te célèbre, mon esseulée
Mon unique fierté.
Mon corps seul émietté
Mon unique bienfait.

Je te célèbre, ma forêt
Mon unique être aimé.
Ma perle de verdure :
Ma mort préfigurée. »

Sauras-tu l'accepter ?

665- Pour toi, un hymne (22) (**diffusé**)

Ô jardin que j'aimais d'un regard incertain
Et que je contemplais d'une main de velours.
Dont j'entendais les bruits, voyant fleurir, toujours
Ta fleur d'acanthé mauve en l'esprit du matin.

Arbres (sélection)

Dont je voyais les buis éclater au soleil
Quand on cueillait la nêfle et le frais romarin.
Ou quelque fruit de mai dont j'oublie le vermeil
Et dont le jus coulait au travers de nos mains.

Ô jardin que j'aimais et qui a fui au loin
Comme un rêve passé. Comme cette alouette
Filant son ciel d'azur, son chemin de fillette
Apeurée sur le seuil quand surgit le malin.

Et cette intensité, cette concentration
De fruits et de couleurs, d'arômes, de saveurs
Tel qu'il n'en fut jamais, même au temps des labeurs
D'aussi légers et frais qu'en imagination.

De cette intensité, dis-je, non sans raison
Je n'aurais jamais cru, en ma folle oraison
Vingt ans après ou même plus, en entendre les sons.
Ni sentir les odeurs envahir mon giron !

784- Remémorance (20)

Paisible est le ruisseau dans la vallée paisible.
Paisible, le rameau près de l'arbre tranquille.
Paisible, le sureau où les oiseaux babillent
Ayant fait leurs l'asile d'un paisible arbrisseau.

Paisible est le chemin où le parfum labile
Traîne dans le matin, le long des jours paisibles.
Et paisible est le bruit, martellement audible
Des tulipes subtiles sous le vent de la nuit.

Paisible est la rocaille où coule l'eau gracile.
Et ce printemps si beau dont le centre est la cible
Bourdonne dans l'air chaud, promesse des sibylles
Lorsque se déshabille l'ivresse des marauds.

Arbres (sélection)

Mais paisible est la terre où elle s'égosille
La charmile aux échos lorsque dansent les filles
Autour des étourneaux. Et du château, les grilles
S'ouvrent sur des résilles aux treillages brutaux.

Et ainsi vont les villes, aux nez des grands troupeaux
Quand au loin les clochers glissent sous Landerneau...
Et la musique sort du mûrier son chapeau :
Et la bergère pleure jusqu'à mon renouveau !

986- La renaissance du Phénix (20)

Le chemin d'ombre va et précède le sage.
Il va et se prolonge en chemins de passage.
Son églantier se courbe. Le jujubier expire
Aux ramifications qui forgent son empire.

Outre qu'un roi, souvent, y chine le passé
Un autre, en son présent, est déjà délaissé.
Un troisième, pourtant, bien que grave et pressé
Ne délivre jamais à l'ombre ses pensées.

Le chemin innocent que l'on a rencontré
Un soir, assis aux pieds d'une ombre dispersée :
Oui, c'est ce chemin-ci qu'il faudra, empressés
Que nous prenions, ma gloire, aux bruits des courcaillets !

1109- Le chemin d'ombre (12)

Les arbres sont habités de femmes.
Et qui agitent leurs grandes âmes
Comme de larges souvenirs.

Parées comme un empire

Arbres (sélection)

Elles ont revêtu ces voiles qui respirent
Au gré de leurs fluences légères
Où se meuvent leurs pas farouches de dinandières
Qui déambulent, fort immobiles
Dans le tremblement aigu du grand air.

J'ai toujours su leurs mains tendues
Comme des baisers forts d'acajou.
Et qui s'agitent, tels de vieux bijoux
Vers nos tendres enfances perdues.

Où êtes-vous, femmes voilées de mystères
Sous le soleil épais comme une pierre ?
Qui excluez de vos dentelles claires
Et miroitantes, nos pérégrinations d'amour ?

Car dans le temps, vous qui m'accueillîtes
Si docilement, vous dispensâtes tant de lumière :
Éblouissante comme un atour
D'ordre muet et de si bon secours

Que je vous vécus comme une gemme qui brille
Et agite ses facettes sous le grand vent du ciel !
Dans le son tendre qui se lève vers l'horizon
Aux cimes de nos pétillantes prières !

Car vous m'avez tant chuchoté de mots, hier
Depuis le temps calme que vous irradiez de vos sphères
Que lorsque le silence descend, tendrement éphémère
Dans la clarté d'un sourire amoindri

Et vous fige, tel un diamant sévère
J'en viens parfois à douter de vos paroles de chair
Que vous disiez, jadis, religieusement fières :
Vous qui fûtes pourtant nos mères !

Les arbres sont habités de grands mystères.

1243- Les arbres-mystères (34)

UN SILENCE POUR DEUX
(recueil publié)

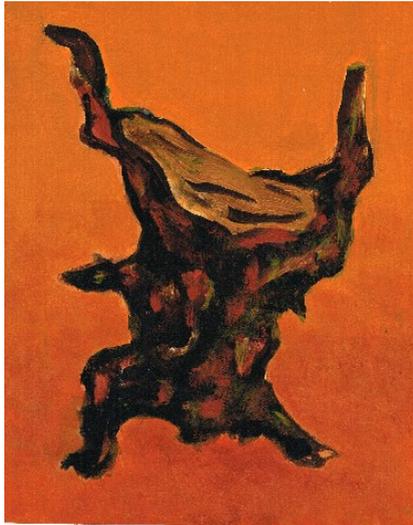
Ce soir, nous écouterons
La voix perçante dans les branches
Hurler décembre.
Un ciel, glacé comme une couverture
Nous dévisagera.
Des ombres bicéphales
Ressembleront à des guirlandes.
Et en elles, nous saluerons
Les fêtes naissantes de l'ambre.

Tremblants, les doigts des arbres
Nous désassembleront
Froissant le gel en sarabande.
Et nous verrons
Les marques sombres de nos pas
S'étendre à l'enclos froid
Sous un rayon sobre de lune.

Un long silence descendra
En inondant la vie nocturne :
Intensément absente
Et fraîche sous la brume.

Alors, nos évasions
Nos plus larges fortunes
Nous abandonneront à nos préludes.
Et où ainsi mèneront-ils
Si ce n'est aux confins de l'hiver ?

646- Ce soir, nous écouterons (25) **publié**



Souche n° 1, acrylique sur carton © Xavier Hiron, 1995

À travers le silence
Omniprésent de l'hiver
Nous marcherons
Crachant le sang de nos haleines
À coups brutaux et redoublés.
Et chacun de nos pas
Alors découvrira
Parmi les fumées blanches qui rampent
La multiplication fuyante
D'un univers aux formes blêmes.

Et cheminant ainsi
Nous oublierons tout à la fois
La froidure du ciel.
Le vif éclat tranchant, la pierre.
L'irisation récente des verglas
Et le liquide aux flaques sous-jacentes.

Arbres (sélection)

Puis dans l'instant d'après
Nous nous regarderons
Les yeux brillants.
Moi, le pauvre indigent.
Et toi, la souveraine du gel
Qui me décochera tes sourires nacrés.

Puis nous écouterons
La forêt sans oreille
En atteignant, sans doute
Ce point de maigre azur.
Ce gris où plus une parole
Ne suffira à nos bonheurs.

647- À travers le silence (28) **publié**

Et qu'aurait-il à nous offrir
L'hiver qui ne nous promet rien ?

Alors, nous entrerons
Aux linceuls des brouillards
Qui seront épandus
Comme des nappes sans un pli
Pour une table sans festin.

Et nous verrons surgir
Quelque moment plus tard
En avançant encore à travers ces décors
Aux formes cotonneuses
Cette myriade dénudée
Des arbres aux branches tailladées.
Des troncs aux moignons débordants.
Ou des rameaux saillants
Seulement ébauchés.

Or à notre passage
Et quoique entremêlée

Arbres (sélection)

La forêt sera sage.
Comme j'approuverai
Ce deuil comme un présage !

Puis nous repartirons
Plus loin encore
Vers quelque nouvel abandon.
Et nous sillonnerons cette mer et les monts
Des nuages rampants
Aux portes d'un demi-jour indolent.

Et nous aurons marché, ainsi
Jusqu'au comble d'un soir
Sans avoir mesuré par où
Nous aurions dû franchir
L'étiage de l'année.

648- Et qu'aurait-il à nous offrir (32) **publié**

Par le dédale stérile
De la combe
Sous ce silence embarrassé
Des doux ormeaux.
Sous la désolation ardente
Le mauve sombre rejoindra
Le vert épais : tapis profond
Aux crêtes des épicéas.

Le fer aigu éclatera
Aux lourds sabots de nos chevaux.
Et d'étranges échos, nous suivant
Résonneront par la campagne
Comme dans un caveau.

Plus bas, la ville engloutie retiendra
L'odeur des asphyxies. Sa huppelande grise

Arbres (sélection)

Son insalubrité notoire
Comme un puissant manteau d'effroi...

Alors, tout - et la vie - procédera
De cette économie austère
De la misère au creux des bois.

Seul, aux portes des villages
Ton rire éclairera : unique rayon d'or.

649- Par le dédale stérile (22) **publié**

C'est d'un enfermement
Dont il sera question.

Au loin
Le grand manteau de neige pure
Que l'on dit virginal
S'associera au doux brouillard
Mariage exquis.

Sur le versant des ombres
La lumière tarira.
Et son obscure velléité
Appellera l'heure navrante.

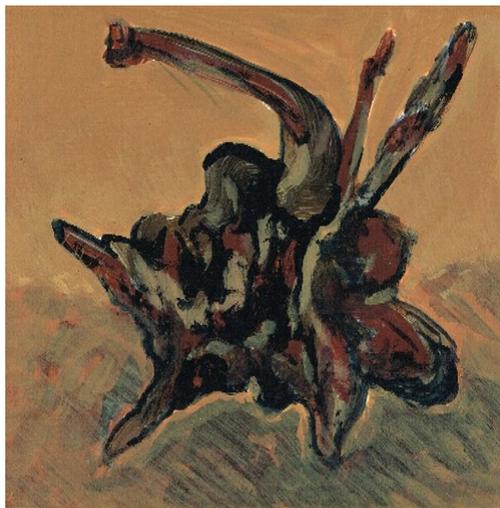
C'est ce moment précis
Où nous ressentirons nos âmes
- bouquets que l'on a tant chéris -
Fuyant comme des avatars du corps.

Que subsistera-t-il, ensuite
De moins approprié à nos chemins
Que la poursuite même
De nos insignes espérances ?

Arbres (sélection)

Alors, le temps déferlera
Comme une large éternité.
Et nous serons livrés au chaud soleil
De notre écrasante infortune !

650- C'est d'un enfermement (23) **publié**



Souche n° 2, acrylique sur carton © Xavier Hiron, 1995

Suite à l'ondée marine
Aux perles froides et endormies
Les rameaux tendres, enchevêtrés
Multiplient les mailles
De nos filets serrés.

Leurs fils
Porteront leurs gouttes fines
Et la brillance des ampoules.
Ainsi, nous serons oints.

Arbres (sélection)

Et nous assisterons à la naissance fluide
De ces buissons touffus
Et surlignés de blanc.

Lors, nous déambulerons
Par ces contrées fantomatiques
Aux chevelures de minuit
En touchant proprement
Du doigt ou du regard
Une nature morte.

Nous nous perdrons
- ceci nous est promis :
Le fruit des pêches désastreuses -
Quand nous serons abandonnés aux mille nuits.
Et ce sera si peu
Que ce petit malheur.

651- Suite à l'ondée marine (24) **publié**

Lentement
Un jour quelconque lèvera
Ses déboires profonds.
Et des lueurs de jonques scintilleront
Aux bruines graves de la nuit.

Aux larmes lancinantes
Un doux brouillard infusera.
Son impudeur diffusera
Son arrogance universelle.
Et sous son aile
Nos coronaires affaiblis
Distilleront dans nos poitrines
Son appétence sans pareille.

Ainsi, lait indistinct
Déraison à foison :

Arbres (sélection)

Par où naîtront vos sources fières
Pendues aux toiles d'araignées ?

Déjà, notre souvenir vague
S'éloignera de nous.
Et nous craindrons par dessus tout
Qu'elle ne brille plus
Notre blême lumière.
Ni nos lentes étreintes peintes
Par cette belle et solennelle mélancolie.

652- Lentement (24) **publié**

Alors, dans la splendeur du soir
S'atténueront les cris
Du monde exaspéré.

La nuit sera totale
Comme un vieux fauve dressé
Lorsque, tout endormis
Sans peine et sans torpeur
Nous entrerons au ciel
Par le royaume inassouvi.

Tu brilleras
L'éclat penché sur tes cheveux.
Ta joie éparse, tes lèvres égrenées...
Tes rires renversés sur la plaine ravie.

Et nous chuchoterons
Accompagnés des harmoniques
Calmes du noir. Les étoiles
Imiteront les pépiements
Éparpillés comme la grève
D'un cœur qui couve, ensanglanté.

Arbres (sélection)

Plus tard
Couvrant nos têtes de baisers
La nuit aura planté
Son très fier étendard.

653- Alors, dans la splendeur du soir (23) **publié**

Les matins bleu clair
Les nuages mi-roses
S'éradiqueront
Aux errances perfides.

La mauve
S'étiolera au feu de nuit
Par l'abandon fatal.

Les masques de l'argile
Et une larme brisée
Glisseront par le ciel
Au jour rustique et amoindri.

Et nous voudrions survivre
Par nos exaltations anciennes.
Mais la volonté servile du monde
Se rira de nos tendres chemins.

La pesanteur et la grisaille :
L'ambigu sera élu
Reine !
Et nous serons bannis de cette terre
Jusqu'à la fin peureuse de nos vies.

654- Les matins bleu clair (20) **publié**

Arbres (sélection)

Pendant que d'autres allumeront
Des clartés d'air qui brilleront
Dans leurs souffles ravis
Toi, tu t'apprêteras
Pliant tes amas froids
De flanelles légères.

Moi aussi, j'aurai froid.
Un bleu rayon brûlera
Sur l'herbe, pour cet agneau
Né de l'hiver.
Un chat s'escrimera
Dans nos greniers dépoussiérés.
Toi, ta silhouette fine
- point blanc, illusion immobile -
Tout au bas du pré vert
Disparaîtra.

Ô comme j'aurai froid !
Alors, du coin de ma fenêtre
Assis au bras de ma tristesse
Baigné de peine
Sur un papier qui te ressemblera
Je coucherai jusqu'à la nuit
Mes écritures vieilles
Mes paroles blanchies.

655- Pendant que d'autres allumeront (24) **publié**

Arbres (sélection)



Souche n° 3, acrylique sur carton © Xavier Hiron, 1995

TEL UN PARFUM D'UNE ÎLE LENTE

Ce matin gris des nuits d'oracles.
Versants effarouchés par la noirceur cruelle
Telle une étoffe rebelle et presque évanescence.
Et cet entendement humain distant de nous
Comme la cime le serait de sa montagne.

Et cette écharpe lourde des jours
Radote ici et s'agglutine
À ce long firmament d'étoiles
Lorsqu'une étoile de pierre jaune
Quittant sa ribambelle
Vient contempler sous l'eau du ciel
D'elle-même, son avers mystérieux.

Arbres (sélection)

L'idiotie s'impatiente
Humaine et spontanée.
Couronnant l'immortelle brisure et
La vallée bleue aux parfums surannés
En descendrait de son trône.

Ainsi travaillent-elles les hommes
Ces nuits exsangues et sans secours.
Les hommes : sous leur sang prisonniers.
Leur cœur blessé, gloussant d'amour.

812- *Ce matin gris...* (21)

Imaginez l'orage
Sous un grand océan d'acier.
Imaginez dedans ses pluies
Ou fiers, ou souples, ou effrontés
Des arbres à la base renflée.
Leurs racines flétries, leurs voiles citadines.
L'abri inconsistant des tempêtes rageuses
Aux longs mâts tortueux.

Cette magnificence : légèreté du temps.
Et des rouleaux courent le long
Dès que le regard frôle
Cette aile bleue de l'océan.

L'éclair de vie s'est enterré
Dans le terrier sombre des crabes.
Mais où que l'on se tourne
Ce fantastique bruissement reste incessant
D'un grand galop de l'océan.

Et tous, ils contribuent
Un à un amenés

Arbres (sélection)

Contre le feu des îles lentes
À cette infinité du temps.

Ou bien - mais devrais-je le dire
En regard de nos vies de vivants ? -
À cette impunité du temps.

813- *Imaginez l'orage...* (24)

Est quitté ce chemin
Sous le temps englué.
Et tout soudain sont retrouvés
Comme un tout fortement mêlé
L'asphalte noir bordé de vert.
La chute précieuse des fruits.
Et cette chère terre lourde.

Enfin, quelques gouttes de pluie
Au soleil se sont embrumées.
Et, immédiatement après
Cette odeur forte des poussières
S'est levée.

Lenteur grise des îles, quiétude retrouvée.
Et j'en vois même qui creusent leur tombe !
Puis, ces heures atonales
Soudain ont chu, miraculeuses
Dans l'entremêlement fragile des feuillées.

Le chemin tourne rond
Sa rondeur des années.
Et tout en haut des cimes
Grand chagrin désœuvré
Qu'aurait-il su nommer, pour l'homme
Ce chemin merveilleux
En guise de béquilles ?

Arbres (sélection)

814- *Est quitté ce chemin...* (24)

Voir des feuilles
Molles comme des lianes.
Et l'eau qui chante et rit
Intérieurement sous la forêt.
Leurs effilochements d'argent
Et leur paisible luxuriance.
Ou bien sobres et clairs comme une roche :
Et qui, telles, se balancent
- la translucide brillance des années... -.
Cachés aux brises des absences :
Les palétuviers mêmes.

Ces îlots gris, frangés de blanc.
Sous le grincement tendre de l'air
Des troncs ouatés de coton grège.
Leurs pluies câlines et ambrées
Aux écorces grenues.
Aux fines lèvres écorchées
Quand l'aubier se boursoufle
Aux frêles gerçures plissées.

Et se reverra-t-elle, alors
Cette lente profondeur des lumières
Mises sous l'éteignoir d'une eau ?
Qui va, poursuivant, telle une onde
La couleur vive des parures
Perdue sous l'œil des océans ?

815- *Voir des feuilles...* (25)

Matin, encore, et jour de brise.
Fort parfum des esprits, et qui se brisent.

Arbres (sélection)

Palmes des bananiers, lesquels balancent
Aux doux à-coups du ciel qui danse.

Les cocotiers agitent et tendent
Leurs filaments hauts et vrillés.
Et colorés par l'ambre et colorés de sombre :
Ou du vert vif d'émeraude.

Puis ce vent s'épanche dans son désert
Moussu, sous le pli d'une vague
Lorsque s'égrène aux heures lentes
Le son des galets remués...

De forts pétales jaunis
Savent au rouge-sang virer
Tandis que se fanent doucement
Leurs fleurs si lourdes et dénudées.

Puis encore : pénétrer cette quiétude.
Cette douceur qui loue
Jusqu'à l'ivresse des plongées.

Clameurs essentielles
De ces grands feux rivés
À cette hauteur même
D'une infinie journée.

816- *Matin encore...* (23)

Arbres (sélection)



*Arbre n° 5, crayon à papier sur feuille Canson
© Xavier Hiron, 1996*

Voici ce grand courroux d'orage.
Ce long courroux qu'on a versé
Sur une île qui serpente
- ô cette force massive
Et mâle comme un sang ! -.

Cette île : ses versants ondulés
Tel un long sexe de femme
Dans sa beauté ostentatoire
Sous sa crinière de feuilles luisantes
Affolée comme un soir.
Et qui s'élève et qui s'enivre :
Une chandelle sobre penchée
Sur sa belle journée.

Le couteau émoussé
À la surface des eaux :

Arbres (sélection)

Le voici donc, ce grand et fort courroux !
Un vent grossier agite le long spasme des arbres
Sous l'éclaboussement fécond.

Et cette écume blanche :
Sa belle masculinité d'argent
Dans l'éjaculation constante de la mer !

Ainsi en est-il des grands sexes
Qui racornissent, puis flétrissent.
Ou bien ils brûleraient avec la mer...

817- *Voici ce grand courroux...* (24)

Écrire comme ça, dans le frais du matin :
À l'instinct, au jugé.
Écrire tout cela : fruits, légumes, fleurs, oiseaux.
Leurs formes expressives aux parures superbes.
Puis leurs lentes attentes : cette immobilité plombée.

Cette attente de rien, hélas !
Dans la dérive des puissances
Sans savant dénuement.
Attente d'un ressassement :
Vérité des présences
Dans ce très lent éclatement du temps.

Et de l'amour, des joies entrelacées.
Mais sans ce ressentir
- cette vulgaire exubérance du moi -.

Or toi, île superbe. Oui toi, la chair blessée
Tel un lotus assis sur le secret de l'océan.
Oui, toi, île frangée de vagues
Flamboyante de beauté :
Que ferais-tu, ainsi prostrée
Au creux de tes journées ?

Arbres (sélection)

Oui, que ferais-tu
Toi qui es vie offerte
Aux grands dieux lares des tropiques
Et qu'il faut espérer ?

818- *Écrire comme ça...* (24)

Là, des troncs s'effeuillent
Comme des artichauts.
Ici, il en est d'autres
Aux cœurs empanachés.
L'instant peut-il renaître, alors
En sa vie primitive
À chaque vague renouvelée ?

De onze heures à onze heures
De minuit à minuit
Cette notion perdue du temps.
De l'avancée même des heures.
Et celle absurde désormais
Des chevauchées du monde.

Car, poussières vertes des marées
Vives brassées d'un bel azur :
Défierait-on un temps si calme
Sous ton soleil radieux
Aussi facilement qu'on défierait un dieu ?

Non. Nous quitterons ce monde
Et sa tendre poussière
N'emportant avec nous, hors la tombe
Qu'un étrange tressage de feuilles : un natté.
Et ses reflets blonds mordorés
Riant aux coquillages
Sur une grève lésée.

Arbres (sélection)

819- *Là, des troncs...* (25)

Sentiments avivés
Que le caquètement des poules
Appelle. Et puisque leur répond
Têtue et engoncée dans une moindre réalité
Cette immobilité lassante des jours.

L'avenir est un psaume.
Puis il est parsemé de poissons frétilants.
Du dard des raies Manta.
Puis est lavé un chiot qui vient juste de naître
Dans la vague calme des mers. Et les pêcheurs
Au loin, se dressent sur le lagon
Et croient ainsi qu'ils marchent sur la mer !

De petits passereaux
S'assemblent aux pelouses
Sous l'arbre magnifique.
Branches tendues vers l'horizon
Il définit son cercle d'ombre
Aussi élégamment que les bords d'un chapeau.

Plus loin encore, l'anguille verte
Et sa silhouette d'argile :
Elle qui imprime sa mesure lente et fluette
Aux mouvements fuyants d'une île.

820- *Sentiments avivés...* (22)

L'assemblage galant
Du coquillage et du tressé
Aux vastes flamboyances de nacre.
Aux plissures perlées
Par l'imagination exquise

Arbres (sélection)

Et pleinement rythmée
De nos grands yeux marins.

Couler ce mimétisme de la mer
- ces sons étranges des corps voilés -
Dans l'enspiement du monde.

Dessins souples. Cris fermes ou déliés.
Et ces tressages sombres ou serrés
Et qui s'installent aux grands labeurs :
Et jusque sur les peaux lisses comme des mangues
À peine tatouées !

Mouvements ascendants
Au pur chanter d'azur.
Aux colliers des coraux sur de l'or blanc.
La mare. La chute d'eau qui bruit
Exalte à notre insu
Ce sentiment tenace de terrien.
Quand la nature, elle, travaille
Dans un écrin d'eau saturé
À son artisanat secret.

821- *L'assemblage galant...* (24)

Ici ne souffle aucun esprit :
Si ce n'est celui du vent
Mêlé aux dieux embruns.
Cette pagaille est inaudible
Et couverte de bruits d'oiseaux
Dans un air frais et porté d'un matin.

Un tout petit mulot
A traversé la chambre.
Et ces massifs, toujours
Et sûrement en fleurs
Sous la chicane des enfants
Dans le ricanement des mers !

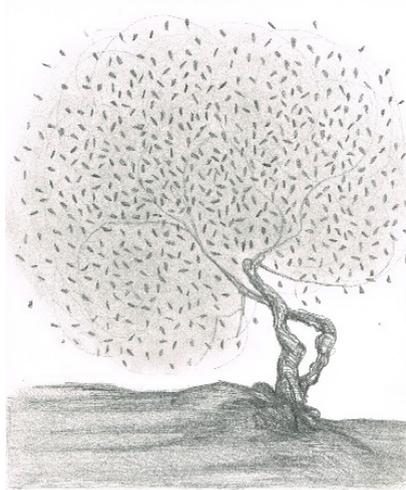
Arbres (sélection)

La lumière qui se lève
Avec cérémonie :
Imprécise, d'abord.
Bientôt avec ampleur...
Non pas certaine d'avoir conquis
Un territoire neuf.
Mais vorace, et sûre pleinement
D'avoir toujours été là.

À ses côtés, l'air est pauvre et haché
Telle une simple conjecture.
En lui, se révélerait-elle
Cette sérieuse cathédrale pers
Diffuse et fluide du langage ?
Elle, enfouie sous une vague
Dans cette longue et souple
Écriture aléatoire ?

822- Ici ne souffle... (28)

Arbres (sélection)



*Arbre n° 6, crayon à papier sur feuille Canson
© Xavier Hiron, 1996*

Une telle abondance de chiens.
Et cette nouvelle impression, et qui revient
Sous les mains fines de l'océan
D'une image assombrie.

Végétations sublimes : tubes enchevêtrés
Comme aux flancs arrachés des usines.
Les crêtes acérées d'anciens volcans détruits.

Et l'oiseau blanc à l'empennage raide
Volant vers d'autres îles...
Car à chacune d'elle, désormais
Sa mesure de temps, de pluie et de soleil.

Et ventres retournés
Des pirogues rangées attendent...
Leurs longues pointes effilées

Arbres (sélection)

Telles des dagues gris-acier
Répondent aux formes rouillées
Et belles, par le sel et la brume !

Certaines, telles des pales d'avirons
Quittent ces marées serviles
Qui sembleraient nous dire :
« Et d'où viendrait-elle, cette écume
Si ce n'était d'un dieu ?
Et fouettée d'un vent
Indolent et rameur ? »

823- Une telle abondance... (24)

Puis l'esprit des ancêtres
Abrisés par les vagues
Vient, resurgit sur les temples.
Et je ne parle pas de ces odeurs d'urine chaude
Qui règnent aux trottoirs.

Les marinas des bords de mer.
Leurs pontons en béton...
Ou furent-ils de fer ?
Puis l'enfilade des bateaux :
Monstrueux, aux flancs dressés
Telles des alouettes.

Et de petites vieilles
Tout follement enchapeautées
Aux bancs allègres des églises.
Près des maisons à toits de tôles
Pendues, là-bas, aux bouts des servitudes.
Plus un hôtel aux carènes pentues...

Des transports épicés.
Et que nous reste-t-il, alors

Arbres (sélection)

Après ces vastes traces brèves
Perdues auprès d'un Ministère
Si nous n'avions été transis
Du simple vœu d'écrire ?

Puisqu'il pleut doucement sur cette île.

824- *Puis l'esprit des ancêtres...* (24)

Le sait-on ce qui fait
Qu'un homme, un jour, s'éveille
À sa conscience d'homme ?
Et ce contraste des lumières
Emprisonné dans son nuage
Comme un vent s'emprisonne
Tout au fond d'un poème.

La nuit supporte à peine
Ce grand rouleau des océans
Qui viennent s'écraser au fond de chaque passe.
Et leurs effondrements, superbes et assidus
Font la vitalité des jours.

De plantureux manguiers
Dans leur ombre volée
Protègent de la mer.
Hier, la luxuriance des coteaux
Caressés par les rais
D'une lumière enrubannée.

Une île, forcément féminine
Et qui s'identifie à l'huître.
Voire à plus suggestif.
Un univers entier : jeune et vieux à la fois.
Tout un monde de différences !

825- *Le sait-on ce qui fait...* (23)

Arbres (sélection)

Être levé avec le jour.
Et de la vie n'attendre
Non plus aucun secours.

Poète sombre de la nuit.
Poète vierge de la mer.
Mais travailler dans cette belle lumière
D'un demi-matin assouvi.

Les cocotiers : ces grands aérateurs
Aux filaments d'argent
Qui dansent par les vents.
Accompagnant toujours
Ce lent avènement des pensées brèves...

Ces éoliennes du passé
N'ont de présences qu'à venir.
Et leur très haut soleil
Pour nous fera reluire
Toutes ces semences nacrées.

Les tam-tams ont chanté.
Les danses sont dansées.
À renfort de grande eau
D'un bananier on a lavé
Toutes les feuilles et les tiges.
Et je reviens aussi
Vers ce chemin abandonné
Chargé d'une tristesse.

Le verbe, ce matériau
Ne serait-il qu'un outil
Comme un autre ?

826- Être levé avec le jour... (28)

Arbres (sélection)

Il pleut de pieux insectes
Sous les lampes vernies.
Les étoiles côtoient
Leur réel infini.
Des perspectives blanches
Ont fondu sous les jongs
Des cymbales ambrées.
Sur l'esplanade des herbes
Les arbres sont coiffés. Au loin
La dorsale joyeuse des marsouins
Fend la crête rieuse.

On sape les bambous
À leur base d'été.
Et l'eau exalte ses couleurs
Autant que le ferait
À coup sûr la lumière !

La terre : rouge-sang des oxydes.
Et couleur des bauxites
Qui gisent, éventrées
Le long des routes rapiécées.

Même un ciel, vers la nuit
Présente des lueurs de lagon bleu.
Et ses braises paisibles, le soir, brillent :
Elles qui portent joie
À tout poème descriptif !

827- *Il pleut de pieux insectes...* (25)

Indolence, nonchalance
Sont ferments poétiques
Sous un soleil qui cuit.

Ce temps qui file d'eau
Au rythme sombre des pagaies :

Arbres (sélection)

Car aucun océan
Jamais n'a ressemblé
À ce vieux masque flanqué d'algues
Et d'odieux coquillages.

Or la femme, cet écho...
Et la femme est miroir
Dans lequel l'océan
Veut se voir, éventré.

La sieste couve lentement
La faille obscure du langage.
Loin des forces et des marées.
Loin des trombes de mer...

Dans les trous d'eau et de rocaille
Cette symphonie des poissons
Et toutes leurs couleurs !
Car c'est une morsure
- grands terrains vagues d'âmes -
Que les senteurs apaisent.

Et le satin profond
De l'endormissement
Lorsque les doux frétillements
Font comme un lent remous !

Là, le dur soleil éteint de nous
Tout désir de candeur.
Car lourds, et qui s'émerveillent
Nos désirs sont mineurs.

828- *Indolence, nonchalance...* (31)

J'ai rempli des cahiers
D'école, étant enfant.

Arbres (sélection)

Mais n'imaginai pas
Que tout cela fut vrai.

Cette violence contenue
Comme cachée sous le boisseau.
Et cet art incessant du fragment.
Et d'une vie, comme dévitalisée...

Nul autre continent, à perte de vue.
Seul, au bout des appontements
Que celui boursoufflé
Des nuages... Et terminer sa vie
Ainsi, dans des eaux poissonneuses
Entouré d'alevins. bercé de bénitiers
Qui viennent picorer jusqu'au creux d'une main.

La femme nue dans le ruisseau.
Une plage de sable blanc
Pour ultime rencontre :
C'est tout l'art du fragment.
Et donc, du dépérissement.
- Que dis-je ? - et poussé à l'extrême !

829- *J'ai rempli des cahiers...* (21)

Arbres (sélection)



Arbre n° 7, crayon à papier sur feuille Canson
© Xavier Hiron, 1996

Des arbres plumes. Des têtes de plumeaux.
Ou esseulés en haut des crêtes
Des îles noires, parfois. Des îles sombres.
Car la violence est contenue
Jusque dans les nuages.

Puis des routes-digues.
Des routes à fleur d'eau.
Et ces jardins d'eau pure
Lorsque la terre rétrécit.
Les barques suspendues.
Des nasses dans les roseaux.
Et plus loin - très loin -
Du jaune au rouge, du bleu au sombre
Cette élégie du vert qui pousse à la débauche.

Arbres (sélection)

Un étal de fortune
Coincé au bord des routes.
Car toute architecture, ici, est délabrée :
Si ce n'était celle des églises clinquantes !

Puis le temps est changeant. Ô ce temps empesé
Où s'enlisent les douces vicissitudes humaines
Jusqu'à la plage d'écume blanche !

Car il n'est de raison, hélas
Que le temps qui s'entête
À vivre assidûment.

830- *Des arbres plumes...* (24)

Vivre nu dans sa case
Au bout d'un chemin creux.
Une amazone passe :
Une manie florale
Fixée dans les cheveux.

La lune darde ses croissants
À ne plus savoir qu'en faire.
La nuit est bleu limpide.

De loin fondent les cormorans.
Et d'eux les ordres sont jetés.
Plus la voix douce d'une femme
Qui m'a interrogé.
Des tourterelles de terre
Nous entourent :
Plus fainéantes que des poules
À qui l'on n'a coupé les ailes
Sous aucun prétexte.

Jusqu'à l'orage des déluges
Qui nous enserme de sa prompte plénitude.

Arbres (sélection)

Car l'eau stoïque est décevante
Qui nous ressemble.

Excès de tout. Excès d'orage
Du vent et de l'absence. Excès d'attente.
Mais ne rien voir - non, ne rien voir -
Vraiment, de tout cela
Avec un œil occidental !

831- *Vivre nu dans sa case...* (26)

Les poules piaillent encore
Sous leur pesant déluge.
Et se cachent sous des feuillages
Sous des toits en cascades.
Puis dans l'instant d'après
Ces beaux continents bleus
Sur l'océan du ciel.

Et ce corps souple d'une femme
Frôlant de ses parfums
Légère - ô si légère -
Les doux massifs de tiarés.
Au-dessus d'elle, tel un chapeau fleuri
Ces arbres vieux - et si majestueux -
Et qui sculptent dans la lumière.
Et puis, ces bruits assourdissants
Et proprement jetés des colonies de merles
Qui se pressent dans le manguier.

Dominer le lagon, alors
Du haut d'une corniche.
Comme il aura fallu
En prendre de la hauteur
Pour avoir une idée de ce qu'est le lagon
Avec ses fleuves intérieurs !

Arbres (sélection)

Mais vivre de peu ou même de rien
Cela est si peu et ne nous mène à rien.

Nana ! *

832- *Les poules piaillent...* (26)

* « Adieu ! » en tahitien.

Arbres (sélection)

SOMMAIRE

Poèmes sur le thème de l'arbre

Arbres (sélection)	p.4
Nouveaux poèmes	p.23
Un silence pour deux	p.28
Tel un parfum d'une île lente	p.39



Verger, paysage n° 6, stylobille sur carton lissé
© Xavier Hiron, 1996